Ami du Clergé du 20 janvier 1938

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

L'Eucharistie et la vie. — Allocution-préface, 17. — *Première Partie : L'Eucharistie dans la vie sociale.* I. L'Eucharistie crée la fraternité entre les hommes, 18. — II. L'Eucharistie crée l'égalité entre les hommes, 20.
Instructions du dimanche. — XIII. 4e *Dim. après l'Epiphanie :* « Sauvez-nous, nous périssons ! » 23. — XIV. 5e *Dimanche :* L'ivraie dans l'éducation, 24. — XV. 6e *Dimanche :* Le ferment du levain, 25.
Pour la fête de la Purification. — III. Pour une messe de communion dans un Pensionnat de jeunes gens, 26.
Pour la fête de l'Apparition de Notre-Dame de Lourdes. — Lourdes, triomphe de la foi, de la charité et de la catholicité, 27.
Pour prêcher sur l'Histoire Sainte. — XX. Le 4e livre des Rois, 29. — XXI. Les deux livres des Paralipomènes, 31.

L'EUCHARISTIE ET LA VIE

ALLOCUTION-PRÉFACE

Mes frères,

Dans ces réunions de piété que vous suivez avec une attention si appliquée et si vraiment religieuse, nous parlerons encore de l'Eucharistie. Car nous sommes loin d'avoir épuisé ce sujet, profond comme le Cœur d'un Dieu, et vous savez quel prix j'attache à une dévotion que l'Eglise considère comme vitale, et que mon expérience m'a appris à regarder comme utile à la conservation de la foi, nécessaire au progrès des vertus surnaturelles, et souverainement importante, si l'on se place au point de vue encore plus pressant du salut éternel.

L'Eucharistie est aussi utile, nécessaire, essentielle, indispensable enfin à la vie de l'âme, que peut l'être le pain à la vie du corps. C'est pourquoi je donne à mes allocutions de cette année ce titre général : *L'Eucharistie et la vie.*

Je vous montrerai son rayonnement et ses effets ou ses fruits :

1o Dans la vie sociale,

2o Dans la vie proprement surnaturelle,

3o Dans notre vie morale, où elle est la source des meilleurs biens,

4o Et jusque dans la mort et l'au-delà.

Vous le voyez : c'est encore une longue et belle carrière que nous avons à parcourir. Nous la parcourerons encore allègrement, dans la joie de nous entretenir de ce que nous aimons. De nos rapides études, nous tirerons au surplus deux réels profits : celui de nous réchauffer le cœur et celui de nous familiariser avec des vérités profondes qu'un monde léger ignore absolument.

I

Le monde se doute-t-il que l'Eucharistie peut avoir et exercé effectivement une influence *sur la vie sociale ?* Vous êtes témoins que non.

Ou il ne connaît pas l'Eucharistie, ou, s'il la connaît, il la considère comme une dévotion uniquement chère aux prêtres et aux dévotes, et n'est pas loin de penser, — quand il ne le pense pas, — que cette dévotion n'est pas faite pour le commun des hommes, qui, d'après lui, n'ont rien à y gagner.

Grande erreur, car — vous vous en rendrez compte — l'Eucharistie crée l'égalité entre les hommes ; l'Eucharistie crée la fraternité entre les hommes ; l'Eucharistie est créatrice d'unité entre les hommes; l'Eucharistie enfin a sur les âmes et sur les peuples une influence admirable, créatrice de civilisation et de salut.

Voilà ce que les esprits irréfléchis ne voient pas ou ne veulent pas voir. Ils n'auraient pourtant qu'à ouvrir les yeux, qu'à entrer dans une église, qu'à assister à nos grandes fêtes eucharistiques, qu'à prendre part à ces Congrès diocésains, nationaux et internationaux où éclatent, et souvent avec une prodigieuse splendeur, tous ces bienfaits du Sacrement qui renferme en lui d'incomparables vertus d'union sociale

Supposez ce divin Sacrement connu, révéré, reçu par tous les hommes : c'est la paix, la concorde, l'harmonie des âmes dans toutes les sociétés et dans tout l'univers.

Cependant, à vrai dire, — car, pour qui connaît la nature humaine, c'est là un rêve irréalisable, — l'ambition du Sauveur ne semble pas avoir visé, au moins directement, ce but général. Il a en vue principalement le troupeau fidèle, qu'il a voulu surélever en se l'unissant physiquement, moralement, intellectuellement, car ce qu'il a voulu, c'est que nous soyons *un* avec lui et son Père.

II

Notre-Seigneur, en instituant son Sacrement, a voulu donc le bonheur de l'humanité. Mais son but premier a été de surélever les âmes et de les faire vivre surnaturellement, c'est-à-dire, en somme et au fond, de sa propre vie. Vie de foi, vie d'amour, vie d'espérance, *vie chrétienne* en un mot.

Cette vie, elle est et nous la trouvons dans l'Eucharistie. Nous la trouvons là abondante et progressive, et par elle et en elle, nous puisons la raison et les énergies qui permettent aux plus faibles de pratiquer toutes les vertus, et les vertus même les plus hautes. — L'Eucharistie est une source d'humilité, cette base irremplaçable de toute vie morale. — L'Eucharistie est inspiratrice de pénitence et de mortification, deux vertus nécessaires au relèvement des pauvres pécheurs que nous sommes, à l'expiation de nos fautes et aussi à la sauvegarde des fruits acquis par nos surnaturels efforts. — L'Eucharistie est créatrice de pureté, vertu précieuse entre toutes, puisque « rien d'impur n'entrera dans le royaume des cieux. » — L'Eucharistie réveille en nous l'amour de Dieu et du prochain, et nous établit dans l'état qui est la perfection même de cette charité, loi suprême de Jésus-Christ. — L'Eucharistie fait fleurir dans notre cœur cette confiance qui est le principal ressort de l'action, — et c'est elle encore qui inspire l'apostolat et tous les héroïsmes dont les saints, et quelquefois de simples croyants, donnent le spectacle sublime chaque jour.

Ainsi, depuis vingt siècles, grâce à l'Eucharistie, la vie surnaturelle coule à pleins bords dans l'Eglise, et en même temps qu'elle forme des âmes incomparables, fait de cette Eglise une société qu'aucune autre n'égale en grandeur et en beauté.

III

Ce n'est pas tout. L'Eucharistie est, pour nous, la source de ce que j'ai appelé *les meilleurs biens*. Il est banal de dire que, si haut que le monde les prise, les meilleurs biens ne sont ni la richesse, ni les honneurs, ni les plaisirs, ni les avantages, quels qu'ils soient, que nous apportent les passions dont le cœur humain est dévoré. Les meilleurs biens, ce sont ceux qui profitent à notre âme et qui favorisent ses élans ou sa marche vers le salut.

Or, ces biens-là, l'Eucharistie nous les donne. Elle est la grande libératrice des passions de la chair, de l'esprit et du cœur. Elle est la grande dispensatrice de la paix, non de cette paix que le monde donne et qui n'est qu'engourdissement et sommeil de la conscience, mais de la paix qui est le repos dans le silence intérieur et dans l'amour. Elle est la source du pardon et de la miséricorde, la source de la douceur, la source de la joie, la source de la résignation, l'incomparable Consolatrice, la source d'une surhumaine puissance.

Ces bienfaits de l'Eucharistie sont connus des âmes fidèles. Pourquoi tant d'hommes, tant de femmes, tant de jeunes gens, tant de jeunes filles, tant d'enfants même s'approchent-ils si souvent de la Sainte Table ? Est-ce là, de leur part, un simple geste religieux ou une vulgaire habitude sans conséquence ? Non, ils sentent, ils expérimentent qu'il y a pour eux, dans l'Hostie, des bénéfices spirituels sans nombre et des ressources surnaturelles infinies. Ne le savez-vous pas, vous qui participez souvent au divin Banquet, et ce que d'autres ont expérimenté et proclament de bouche, de cœur et par leur conduite, ne l'avez-vous pas expérimenté vous-mêmes ? Cette action bienfaisante de l'Eucharistie sur les âmes est un fait incontestable, qu'au surplus la vie des saints suffirait seule à attester. Nous savons cela ; nous le saurons mieux.

IV

Enfin, m. f., l'Eucharistie est notre suprême recours, notre suprême appui, notre suprême espérance aux approches de la mort, à la mort et au seuil de l'au-delà. Elle est, comme Jésus nous l'a affirmé, le gage de notre immortalité et de notre résurrection. Elle est le prélude du ciel.

Notre vie qui commence au berceau finit nécessairement et fatalement à la tombe. Je voyais, hier même, sur son lit d'agonie, un vieillard épuisé qui sentait bien qu'il allait mourir. Ses mains esquissaient déjà ces deux gestes singuliers dont l'un repousse on ne sait quoi, sans doute la sombre Visiteuse qui approche, et dont l'autre s'accroche aux draps, les attire, les serre fiévreusement comme le naufragé serre la planche flottante sur laquelle il espère sauver sa vie. Pourtant, il avait gardé toute sa lucidité. Comme je lui tenais la main, il me dit dans un murmure de sa voix presque éteinte : « Je suis content ! Je suis prêt... J'ai reçu l'Extrême-Onction et j'ai communié, ce matin ! » Ce qu'est l'Eucharistie pour les mourants, ces quelques paroles le disent, et quand nous arriverons à traiter ce sujet tragique, je ne ferai guère que vous les commenter.

* *

En attendant, m. f., je vous invite à venir, sans manquer, à nos réunions, toujours courtes, mais si pieuses ; à ces réunions où nous parlerons de Notre-Seigneur en sa présence, car n'est-ce pas lui qui les préside, soit du haut de son Thabor, soit du fond du Tabernacle ? Quand je dis que je vous invite, ce n'est pas moi, c'est Lui-même ! Il veut que nous pensions à lui ; il veut que vous le connaissiez mieux ; il veut qu'il s'établisse entre lui et vous une intimité plus profonde ; il veut que vous mêliez sa vie à votre vie sociale ; il veut que vous viviez la vie surnaturelle dont son Sacrement est l'inépuisable source ; il veut inspirer et pénétrer votre vie morale pour votre sanctification et votre bonheur ; il veut vivre avec vous, en vous, afin que l'heure venue pour vous de quitter la terre, la mort elle-même soit impuissante à vous séparer de lui, et que vous le retrouviez, visible alors et glorieux, dans ce ciel qui est son Royaume de la vie éternelle. Là vous attend la récompense certaine dont il a fait la promesse formelle dans son Evangile à tous les fidèles de son Eucharistie. Ainsi soit-il.

Première Partie
L'Eucharistie dans la vie sociale

I

L'EUCHARISTIE CRÉE LA FRATERNITÉ ENTRE LES HOMMES

Mes frères,

Il est reconnu que toutes les idées de liberté, d'égalité et de fraternité qui ont transformé la société humaine, sont des idées chrétiennes, nées du Cœur de Jésus, prêchées pour la première fois par ses lèvres, propagées par ses disciples. La prédication apostolique les a donc répandues, vulgarisées, imposées à l'esprit des peuples. Toutefois la prédication n'en a fait connaître que le côté théorique ; c'est l'Eucharistie qui, du moins pour les deux dernières, en a implanté la pratique positive, en montrant que ces idées neuves et sublimes pouvaient se réaliser dans la vie.

Il sera peut-être intéressant et utile de voir comment l'égalité et la fraternité ont leurs plus profondes racines dans l'Eucharistie ; on comprendra mieux comment ce sacrement vraiment divin est au cœur de tout, dans une société moderne. Je vous parlerai aujourd'hui de la fraternité.

I

Jésus-Christ, le premier, a proclamé le principe de la fraternité humaine : « Quand vous prierez, a-t-il enseigné, dites : *Notre Père.* » D'où il suit que si nous devons tous appeler Dieu « *notre Père* », nous sommes tous unis par un lien fraternel. En deux mots (et combien simples !) Jésus changeait, en les améliorant, les rapports des fils d'Adam entre eux. Qui pensait alors à ce lien étroit qui nous unit tous ? La parenté du sang entre les hommes était oubliée depuis longtemps. Le premier père et la première mère du genre humain s'enfonçaient trop loin dans le passé ; ils étaient oubliés eux-mêmes ; nul ne songeait plus que le même sang coulait dans les veines de tous. Le rappel d'une parenté en Dieu, plus profonde, puisqu'elle est antérieure à toute autre, rétablit d'un seul coup la vraie conception des relations des hommes avec les hommes.

De plus, ce même Jésus se présente au monde comme Fils de Dieu et comme Fils de l'Homme, notre frère par conséquent à ces deux titres. Et dès

lors, puisqu'il est deux fois notre frère à tous, nous sommes deux fois frères entre nous : frères en Dieu, frères en Adam.

Ce n'est pas tout. Sur la croix, il nous lègue sa mère. Il dit à Marie : « Femme, voilà votre fils ! » et à Jean, qui se tient auprès d'elle sous le gibet sanglant : « Fils, voilà ta mère ! » Jean représente l'humanité. Nous voilà donc encore frères spirituellement en Marie, puisque nous avons la même divine Mère.

Vous savez que l'Eglise primitive a ainsi compris la pensée du Maître. Les Apôtres, en leurs Epîtres, appellent les premiers fidèles « leurs frères », et les fidèles se donnent entre eux le même nom.

Aujourd'hui encore, quand le prêtre élève la voix dans l'église, sa première parole est celle-ci : « Mes frères. » Et ce n'est pas là une appellation vaine. Elle exprime et signifie tout ce que contient la pensée de Jésus-Christ, à savoir, que nous sommes tous frères, frères en Dieu dont nous sommes tous les fils, frères par le sang du premier homme, frères par le sang du Rédempteur, frères par l'adoption d'une Mère universelle.

Je ne dirai jamais assez combien j'admire la profondeur et la fécondité de cette pensée de Jésus. Il ne faudrait pas, cependant, que cette grande pensée ne se traduisît que par des mots et ne fût au fond qu'une théorie idéologique aussi vide que séduisante. Mais non ! Par le Christ, une fraternité a réellement été créée parmi les hommes. Elle s'est traduite et se traduit encore dans les mœurs et elle se révèle surtout par l'Eucharistie.

Dès les premiers temps les mœurs chrétiennes ont été pénétrées de ce sentiment nouveau. Les chefs des communautés chrétiennes, évêques et prêtres, tenaient à ce que la fraternité régnât en elles, et elle y régnait, les textes sont nombreux qui le prouvent, et ils sont très beaux.

« Aimez-vous mutuellement d'un amour de fraternité, » écrit S. Paul aux Romains (XII, 10), « et prévenez-vous les uns les autres par des témoignages d'honneur. » — « Quant à la charité de fraternité, écrit le même S. Paul aux Thessaloniciens (I, IV, 9-10), il n'est pas nécessaire de vous en écrire ; vous avez appris vous-mêmes de Dieu à vous aimer les uns les autres, et c'est ce que vous faites à l'égard de tous les frères dans toute la Macédoine. » — « Que l'amour de la fraternité demeure en vous ! » tel était le souhait qu'il adressait aux Eglises. (Hébr., XIII, 1). — Et S. Pierre : « Sanctifiez-vous par l'obéissance à la charité et par l'amour de la fraternité. » (II, I, 7). — « Aimez la fraternité ! » commande-t-il encore. (I, II, 17). — « Soyez unis de cœur, compatissants, amis de la fraternité. » (I, III, 8). Ces textes ne sont pas les seuls ; vous en trouverez cent autres dans les Actes, dans les Epîtres et particulièrement dans S. Jean, aussi nets, aussi francs, aussi impératifs.

Mais ces beaux préceptes étaient-ils obéis ?

Ils l'étaient, nous le savons. Les frères se prêtaient aide et secours dans la vie de chaque jour, ils se reconnaissaient partout, et partout se donnaient l'hospitalité la plus empressée et offraient leurs maisons pour asile aux persécutés au temps des tourmentes sanglantes, quelquefois au péril de leur vie. Dans leurs rencontres, ils se donnaient le baiser de paix à l'arrivée et au départ. Comme il est recommandé dans l'Evangile, ils lavaient les pieds du frère voyageur. Leur amour fraternel suivait les fidèles du Christ par delà la mort ; ils recueillaient, ils ensevelissaient leur dépouille mortelle, gardaient le sang des martyrs comme un trésor, et continuaient à les aimer en souvenir, après qu'ils avaient disparu.

— « Voyez comme ils s'aiment les uns les autres, » disaient des premiers fidèles les païens étonnés. C'était la constatation et l'aveu de la fraternité sur la terre. Jusque-là, en effet, cet amour pour l'inconnu, l'étranger, le coreligionnaire même, était un sentiment ignoré. Pour la première fois, on voyait des hommes s'aimer et se traiter en frères.

Cet amour était de commandement, mais quel était le lien ? A quelle source s'abreuvait-il ? Comment s'alimentait-il ?

Le lien, c'était l'Eucharistie ; la source où s'abreuvait cet amour, c'était l'Eucharistie. A cela aucun doute possible. C'est parce qu'ils croyaient en Jésus-Christ que ces frères s'aimaient entre eux ; mais c'est parce qu'ils participaient ensemble au même festin mystique de son corps et de son sang, qu'ils persévéraient dans cet amour. La fraternité se faisait plus sensible dans ce repas auquel tous prenaient part, et nourris du même pain spirituel, remplis du même Dieu, ils se sentaient si rapprochés moralement, physiquement même, qu'ils avaient plus que le sentiment, la sensation qu'ils ne formaient qu'une famille. Cette appellation si nouvelle de « frères » n'était plus seulement un mot, elle était spirituellement et physiquement justifiée. Les chrétiens étaient frères, tous frères, liés par une fraternité plus profonde et plus étroite que la fraternité familiale elle-même.

II

Il est facile de s'expliquer pourquoi et comment l'Eucharistie est le lien le plus étroit, et en même temps le plus solide, de la fraternité entre les hommes.

On dit de deux frères qu' « ils sont du même sang ». Expression populaire, mais profonde, qui traduit non seulement la communauté d'origine, mais aussi une certaine ressemblance de visage et de tempérament. Ils sont frères, et ils ont, en partie, les mêmes traits ; ils sont frères, et, à cause de leur éducation commune, ils partagent les mêmes idées et les mêmes aspirations. Un mauvais sang fait de mauvais individus, car il y a un sang chargé du virus de tous les vices ; un bon sang fait des individus droits, probes, honnêtes, de caractère ferme et élevé, car « bon sang ne peut mentir ».

Si telle est l'influence du sang de nos parents sur nos personnes, quelle sera, je vous le demande, l'influence du sang du Christ, mêlé à notre sang grâce à la sainte Eucharistie ?

Il nous fera, à nous tous qui communions, une sorte de tempérament nouveau, un tempérament purifié et apaisé, dégagé de ce qu'il y a de lourd et de grossier dans le sang d'Adam ; un tempérament de surhomme sur qui les basses concupiscences n'ont plus la même prise ; un tempérament riche en générosités plus qu'humaines, car les Saintes Espèces disparues ou évanouies, il reste en nous plus qu'un souvenir : il reste la grâce qui, elle aussi, est un sang, un sang qui roule en nous la vie surnaturelle et qui nous fait vivre la vie même de notre Christ.

Ce sang, il accusera notre fraternité jusque dans nos traits. Oui, frères, nous nous ressemblerons, même physiquement, comme des frères. Tous ceux qui communient, — j'entends qui communient bien, — ne l'avez-vous pas remarqué ? ont un air de famille. Ils portent dans la vie et devant le monde un

front plus grave, des yeux plus purs qui regardent plus droit, une démarche plus calme, dans tout leur être quelque chose de serein, d'apaisé, de pacifique, et aussi d'accueillant et d'aimable.

C'est que l'Eucharistie établit aussi entre nous une fraternité d'idées. Dès que nous recevons le même Christ, nous croyons au même Evangile, nous avons les mêmes vues sur les origines du monde et des âmes, sur la vie et son but, sur nos destinées éternelles.

Il nous apprend, lui, le Grand Frère, la charité fraternelle. Il nous apprend la douceur, la patience, la tolérance, la condescendance, la placidité, la mansuétude, l'indulgence, la clémence, la miséricorde et le pardon. Il nous apprend à tout supporter, à tout souffrir et à ne rien faire souffrir.

Quel élément de pacification et d'union parmi les hommes et dans le monde ! Dans toutes les nations couve le feu des haines sociales. Ce feu dort parfois comme la lave dans les entrailles des volcans ; mais il garde toujours, en dépit des apparences, son activité souterraine. Capital et salariat, bourgeoisie et prolétariat demeurent opposés par la nature des choses et, en somme, irréconciliables. Qui les réconciliera ? L'amour. Et où ces frères ennemis trouveront-ils cet amour ? Dans la communion à l'Hostie des tabernacles, à ce Jésus qui est le Médiateur entre les hommes et Dieu, et aussi entre les hommes et les hommes. « Nous tous qui mangeons le même pain, écrit S. Paul, nous ne formons qu'un seul et même corps. »

* *

Voilà donc la douce, l'aimable vérité : l'Eucharistie fait de nous des frères, des frères de sang divin, puisque nous participons au corps du même Christ, des frères par la foi, des frères par la même conception évangélique de la vie, et par l'acceptation des mêmes devoirs de justice et de charité.

Vivons en frères, indulgents les uns aux autres, pacifiques, toujours solidaires et toujours unis. Il y a un lien entre nous, le plus fort et le plus doux des liens : l'amour de ce Jésus qui nous a tous aimés jusqu'à mourir pour nous et, par un don plus magnanime encore, jusqu'à se donner à nous. Laissons-nous guider par cet amour.

On raconte que les moines de Bangor, au Pays de Galles, chassés de leur monastère par des envahisseurs barbares, montèrent sur un vaisseau et clouèrent au grand mât le tabernacle de leur chapelle. Le vaisseau fut du même coup transformé en église flottante. « Jésus, dirent les exilés, soyez notre vigie, notre pilote et notre capitaine ! » Ils avancèrent dans les vents et dans la houle, comme la barque du lac de Tibériade, triomphalement, et la nuit, une large et vive lumière, émanant de l'Hostie, éclairait au loin, signalant les écueils, leur marche sur les flots. C'est ainsi qu'ils abordèrent au rivage, protégés et sauvés par l'Eucharistie.

Histoire ou légende, peu importe ; c'est ici un beau et juste symbole. Que notre société — un vaisseau, elle aussi, sur l'océan du monde — attache, comme les moines de Bangor, le tabernacle au grand mât. Elle voguera paisiblement au milieu des plus folles tempêtes, car Celui qui sera la vigie, le pilote et le capitaine, veillera sur elle, la guidera au milieu des écueils et déposera fidèlement sur la rive l'heureuse famille de frères qu'il aura transbordée sur les flots.

Il n'est qu'un seul lieu au monde où les hommes se sentent vraiment frères. Ce n'est pas dans la maison familiale, où trop souvent le sang lui-même n'est pas assez éloquent pour faire taire les intérêts divergents. Ce n'est pas dans les mairies, où il y a autant de sentiments que de têtes. Ce n'est pas dans les Parlements, où les partis, toujours aux prises, se disputent et se déchirent. C'est dans l'église avec sa Table sainte, où se rencontrent tous les métiers, toutes les classes, toutes les conditions confondues. Sans doute, l'ordre hiérarchique est respecté, ce qui doit être distingué n'est pas confondu, et le fidèle n'est pas l'égal du prêtre ; mais les leçons de l'amour fraternel sont proclamées, suivies.

Etre des frères les uns pour les autres, voilà notre loi de chrétiens : un chrétien est celui qui ne fait qu'un avec Dieu et les hommes ses frères. Quiconque n'aime pas ses frères n'est pas chrétien, au jugement même du Maître : « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés... C'est à ce signe que l'on vous reconnaîtra pour mes disciples. » Si vous n'aimez pas votre prochain, vous n'êtes pas disciples du Seigneur.

M. f., n'oublions jamais ce précepte de la charité fraternelle. Il ne doit exister parmi nous ni médisance, ni jalousie, ni envie, ni colère, ni discussions passionnées, ni disputes, ni insultes, ni discordes, ni partis. La fréquentation de l'Eucharistie ne peut s'allier avec l'égoïsme, l'injustice et la dureté de cœur. Vous communiez au Christ, vous avez en vous son Cœur, et ce Cœur plein d'amour, vous en feriez un cœur plein de haine ? Non.

Union, amour, fraternité ! Ainsi soit-il.

II

L'EUCHARISTIE CRÉE L'ÉGALITÉ ENTRE LES HOMMES

Mes frères,

L'Eucharistie a confirmé, répandu et maintenu le sentiment de la fraternité entre les hommes ; elle en a rendu applicable le principe, proclamé par la parole du Verbe incarné. C'est elle aussi qui a établi l'égalité.

Il ne s'agit pas ici, bien entendu, de l'égalité politique, qui cependant est indirectement sortie d'elle; non plus, de cette égalité sociale ou plutôt antisociale qui tendrait à supprimer tous les degrés de la hiérarchie des valeurs. Il s'agit de cette égalité foncière qui fait que, devant Dieu et devant les hommes mêmes, une âme vaut une âme, et que nous sommes tous sur le même plan aux yeux d'une clairvoyante justice. L'autorité, les rangs, les talents subsisteront avec leurs divers prestiges ; mais l'homme sera l'égal de l'homme au fond, en dépit des nécessaires différences. Dans la grande famille humaine, le riche et le pauvre, le puissant et le faible, le savant et l'ignorant, tous auront les mêmes droits primordiaux à un égal amour et à un égal respect.

Faire accepter un tel principe, — ceux qui connaissent l'histoire le savent bien, — était chose humainement impossible ; l'Eucharistie a fait ce miracle. Grâce à l'Eucharistie, le principe de l'égalité a été accepté.

I

L'égalité n'existe pas dans le monde d'avant l'Evangile ; le mot manque, du moins avec le sens que nous lui attachons, aux langues parlées par les anciens, tant il est vrai que l'idée même leur en était

inconnue. Toutes les sociétés antiques sont bâties et reposent sur une idée toute contraire : l'idée de castes étagées, séparées et hostiles, dont les plus hautes oppriment les inférieures jusqu'à les écraser. Dans les classes hautes, des hommes ; dans les classes d'en bas, des demi-animaux ou des demi-bêtes : malheureuses créatures qu'on exploite et qu'on abrutit à plaisir, chez qui on tue la pensée, et dont la vie a moins de prix que celle d'un bœuf ou d'un cheval.

Les historiens et les orateurs ont brossé souvent le tableau sinistre de l'esclavage antique. Les pages qu'ils nous ont laissées sur ce sujet donnent le frisson. Elles ne sont pourtant qu'une faible esquisse d'une réalité que l'homme moderne ne peut exprimer et même comprendre seulement. Les mauvais traitements, les avilissements, les humiliations, les tortures, tout cela constituait un ensemble d'indescriptible horreur. Le pire, c'est qu'une théorie inhumaine et vraiment monstrueuse justifie aux yeux des sages et des meilleurs l'oppression éhontée de la majeure partie des hommes. Il y a, dans la méconnaissance absolue de la dignité humaine, un dogme qui consacre l'infériorité de nature de certains hommes et l'exploitation féroce de leur faiblesse ou de leur malheur ; c'est ce même dogme, au fond, de la supériorité de la force que l'Allemagne, ramenée à la barbarie par des penseurs orgueilleux, a ressuscité dans les temps modernes.

La même injustice pèse encore sur le peuple là où le christianisme est inconnu. Une lutte féroce pour la domination, la richesse, les plaisirs et les honneurs crée de nouvelles inégalités sociales, car si les désirs sont aussi vifs dans tous les cœurs, la force pour les atteindre n'est plus la même. Les privilégiés de la nature ou du sort, seuls, parviennent au but. De là, des puissants et des faibles, des riches et des pauvres, des heureux et des malheureux, des glorieux et des humbles, et aussi, hélas ! des jalousies et des colères qui couvent, toujours prêtes à éclater dans les multitudes populaires.

Au fond, l'inégalité est une imperfection inhérente à la nature. Il ne se peut qu'il n'y ait parmi les hommes des petits et des grands, des esprits supérieurement intelligents, et des esprits moyens et même déplorablement médiocres, des forts et des faibles, des favoris de la fortune et des malchanceux. Peut-être même cette inégalité est-elle nécessaire au fonctionnement et au développement de la vie. J'avoue même que c'est ma conviction absolue. L'égalité n'existe nulle part, ni au ciel, ni sur la terre, ni dans la nature, ni dans la grâce, ni dans la gloire. « Partout dans l'œuvre de Dieu, a-t-on dit, il y a ordre, il y a hiérarchie. Une seule chose au monde fait exception, et cette chose, c'est la mort. Dieu a créé le corps de l'homme et dans ce corps il a fait la tête et le cœur plus nobles et les a mis plus haut que les pieds ; non pour qu'il y eût schisme dans le corps, mais pour qu'il y ait harmonie. Dieu aime et veut l'harmonie, et le jour où la tête et le cœur sont définitivement mis au niveau des pieds, le corps n'est plus qu'un cadavre. »

C'est pareillement la conviction du sage et puissant écrivain qui voit dans l'inégalité « un fait primordial et sacré ». « L'égalité, dit-il, à supposer qu'elle soit possible, serait la stagnation et la mort de tout, à commencer par la mort de l'esprit. L'inégalité est sacrée ; elle est la cause du mouvement, du progrès véritable, du peu de bien qui se fait dans le monde... Je hais, ajoute-t-il, les égalitaires et les niveleurs comme les pires ennemis de l'humanité [1]. » La haine est de trop ; la pensée est juste.

Cependant, les haines, les jalousies, l'ardente et implacable envie, les revendications rageuses, les luttes âpres et souvent meurtrières que l'inégalité engendre, sont un désordre digne de réprobation et qu'il faut faire cesser. N'y a-t-il pas quelque moyen d'établir, entre les hommes, une égalité supérieure qui leur fasse regarder comme négligeables les inégalités choquantes dont l'orgueil s'offusque et qu'il voudrait, — chose impossible et absurde, — détruire et balayer de la surface de la terre ?

Ce moyen, Jésus l'a trouvé, c'est l'Eucharistie. Là où l'Eucharistie règne, — entendons-nous, là où elle règne vraiment, — les inégalités disparaissent en partie et l'égalité apparaît, celle du moins qu'il est possible de réaliser sans arrêter les mouvements de la vie. Vous allez me comprendre.

II

Oui, l'Eucharistie établit l'égalité entre les âmes qui la reçoivent.

Je vous ai expliqué un jour comment la communion réalise l'unité entre le communiant et Jésus-Christ, et comment elle effectue l'immense unité de Jésus-Christ avec l'Eglise. Animés de la vie divine par notre participation au corps du Christ, nous ne formons tous qu'un même corps, tous nourris de la même chair adorable.

Tous, par une même union à l'Etre suprême, nous sommes élevés au plus haut sommet de la grandeur concevable. De ce sommet, comme de la crête d'une montagne on voit toutes les collines s'abaisser et s'aplanir, tout ce qui est terrestre perd sa valeur : « Toutes les inégalités conventionnelles s'effacent devant la réelle grandeur des chrétiens nourris de la chair du Christ. Vous êtes riches ? Votre richesse n'est rien pour moi qui possède Dieu ! Vous êtes puissants ? Votre puissance n'est rien pour moi qui possède Dieu ! Vous êtes comblés d'honneur ? Vos honneurs ne sont rien pour moi qui possède Dieu !... Je dirai de même : je suis pauvre, dépendant, humilié ; que m'importe ? Je possède Dieu ! Le fait de posséder Dieu anéantit tout le reste, et dès là que tous nous possédons Dieu, nous sommes tous égaux ! C'est la pensée que S. Paul écrivait aux Galates et aux Colossiens : « Il n'y a plus, disait-il, ni juifs, ni gentils, ni circoncis, ni incirconcis ; ni grec, ni barbare, ni homme libre, ni esclave ; ni homme ni femme ; mais tout en tous est le Christ, en qui vous êtes une même chose. » Qu'est-ce à dire ? Ceci : que par notre participation au corps du Christ nous sommes tous divins, et donc tous égaux. »

Faut-il faire appel à l'histoire ?

III

Dès le commencement, la foi en Jésus-Christ a rapproché les conditions sociales dans l'Eglise et préparé une conception nouvelle des rapports humains.

Les Apôtres ont été les premiers prédicateurs de l'égalité. La doctrine qu'ils prêchèrent au monde mettait sur le même pied toutes les âmes, filles du même Père, rachetées par le même Fils incarné, leur Rédempteur.

Tous les chrétiens s'appelaient « frères », et qui dit « frères » dit enfants d'une même famille, tous

[1] Louis Bertrand, *La nouvelle Education sentimentale.*

égaux devant le même père. Mais ils ne se contentaient pas du nom, si j'ose m'exprimer ainsi, ils pratiquaient la chose, et cette pratique, alors méritoire, c'est l'Eucharistie qui l'a implantée dans la jeune Eglise chrétienne.

Sans doute, les inégalités sociales ne furent pas détruites du premier coup, mais elles s'adoucirent tout de suite parmi les fidèles. « Tandis que la patricienne païenne s'amusait à enfoncer des épingles d'or dans la chair de ses esclaves, ou à les faire expirer sous les coups de fouet dans les spasmes d'une horrible agonie, sainte Agnès, la patricienne chrétienne, regardait comme égale devant Dieu sa petite servante, sainte Emérancienne, et les plus illustres matrones, celles qui avaient droit de marcher la tête haute dans la Ville Eternelle, parce que leurs familles en avaient fait la gloire, descendaient dans les Catacombes pour s'agenouiller à la Table Sainte à côté de leurs humbles sœurs plébéiennes, oubliant la splendeur de leur généalogie et les exploits de leurs fameux ancêtres, Publius Cornelius Scipio Africanus, ou Fabius Maximus Cunctator [2]. »

S. Maxime le Confesseur, dans sa *Mystagogie*, qui date du VIe ou VIIe siècle, nous montre les fidèles dans les églises de son temps. Hommes et femmes, enfants, riches et pauvres oublient devant les autels les distinctions naturelles ou sociales qui les différencient dans le monde, et sans égard à leur rang respectif, ils se donnent entre eux « le baiser de paix », ce symbole de l'union des cœurs qui brûlent d'un même amour. Tous sont des fils adoptifs de Dieu ; tous sont égaux, étant tous des concitoyens du Royaume des cieux.

Le chrétien riche et puissant qui avait partagé, dans l'église, le repas commun de la Cène, ne pouvait plus ignorer ni surtout accabler de ses dédains les hommes de la foule et les esclaves mêmes avec qui il avait participé aux divins mystères. Le fait que le Christ Eucharistique s'était donné à ces misérables, les mettait d'un seul coup au niveau des plus considérables et des plus considérés.

L'idée d'égalité pénétrait dans les esprits par la prédication et par la douceur des mœurs chrétiennes telles que les modelait la charité. Cependant, c'est l'Eucharistie qui a été l'agent le plus actif et le plus efficace de l'égalité, et voici comment :

L'Eucharistie a créé l'union de tous dans le Christ; l'Eucharistie a effacé les différences de position et nivelé la société en abattant les prétentions et l'orgueil.

C'est une union bien profonde, celle que la communion au corps de Jésus-Christ établit entre ceux qui participent au Sacrement. Ils ont mangé le même pain, reçu la même vie, assimilé dans leur corps la même substance divine, respiré le même esprit, enfermé en soi la même âme. En réalité, ils ne sont plus qu'*un* dans le Christ, comme on disait au commencement, et l'on voit la conclusion de cette espèce de fusion de tous en un : c'est qu'il n'y a plus d'inégalité possible entre des hommes aussi unis.

On raconte qu'un jour de Pâques, le valet de Turenne s'aperçut que son maître, alors qu'il s'avançait vers la Sainte Table, était derrière lui. Il s'effaça aussitôt : « Passez, Monseigneur, » dit-il. Turenne répond : « Passe, mon ami. Il n'y a ici qu'un seul Monseigneur ; c'est Jésus-Christ ! » Voilà, m. f., l'égalité créée par la communion. Il n'y a plus, devant l'Hostie, ni valet ni maître, et un pauvre diable de salarié y vaut le plus illustre et le plus glorieux des généraux d'un grand règne.

Entrez dans une église, le dimanche, ou même en semaine ; vous verrez s'agenouiller sur les marches de pierre du sanctuaire au moins quelques femmes. A certains jours, comme aux grandes fêtes et particulièrement à Pâques, c'est une foule d'hommes, de femmes, de jeunes gens, de jeunes filles qui s'y succèdent. Il y a là des communiants de tous les âges, des deux sexes, de toutes les positions sociales, réunis pour la même action dans un même besoin du divin. Et vous assistez alors à ce phénomène unique : ce qui partout ailleurs sépare, l'âge, les privilèges, la fortune, les usages du monde et ses préjugés, tout disparaît et s'efface. Plus rien, dans ce lieu et à une pareille heure, que des frères égaux devant Dieu.

Egalité parfaite, où des inconnus se coudoient, frémissent d'un même désir ; égalité exclusive de toute jalousie, car, prodigue de son amour, le même Dieu se donne tout entier et également à tous.

C'est ainsi, m. f., que le Christianisme, par la prédication et surtout par l'Eucharistie, a fait entrer dans le monde l'idée de l'égalité, et aussi son règne, du moins dans la mesure du possible.

L'égalité absolue est irréalisable ; l'égalité par l'Eucharistie est réalisée ; la Table Sainte fait de tous les hommes des égaux. C'est si vrai que ceux qui veulent avoir des esclaves, dénient aux malheureux qu'ils veulent asservir le droit de communier !

Quand les Espagnols conquirent l'Amérique du Sud, certains capitaines se montrèrent pour les races conquises — l'histoire l'atteste — des maîtres sans entrailles. Voulant légitimer leur rapacité, leurs violences et leurs crimes à l'égard des indigènes, que firent-ils ? Ils prétendirent que ces peuples esclaves n'avaient pas d'intelligence, par conséquent pas d'âme, et que n'ayant pas d'âme, ils ne pouvaient pas avoir été rachetés par le sang du Christ et qu'on ne devait les admettre ni au baptême, ni à la communion. Vous voyez tout de suite, m. f., la portée de ces odieuses prétentions. Ce que voulaient ces vainqueurs barbares, c'était éloigner ces malheureux opprimés de la Table où s'agenouillent les fils de Dieu pour s'en relever tous égaux !

Les hommes qui combattent la religion chez nous et ailleurs n'ont-ils pas une idée semblable, lorsqu'ils détournent le peuple de l'église et du Dieu qui l'habite ? Sous prétexte de libérer les masses de la superstition, n'ont-ils pas, au fond du cœur, la secrète volonté de les asservir ? Je l'ai pensé souvent et je le pense encore quelquefois. En tous cas, le résultat est visible.

« On aura beau faire des proclamations égalitaires, s'écriait un jour Monsabré à Notre-Dame, des congrès égalitaires, des banquets égalitaires ; on n'obtiendra jamais rien d'aussi vrai et d'aussi grand qu'une communion générale. » Rien n'est plus exact. Au fond, il n'y a ici-bas qu'une seule égalité, et c'est une égalité sainte : celle des convives de la Table Eucharistique.

* *

Au milieu des inégalités de la terre, l'Eglise catholique est ainsi la grande école de l'égalité. Vous n'avez qu'à ouvrir les yeux : chez elle, ni droit héréditaire, ni privilège de race, ni prééminence de condition ou de rang : « Le plus pauvre garçon, comme l'écrivait naguère un protestant, peut arriver jusqu'à s'asseoir sur le siège papal. » Egalité dans ses temples : « La grande dame en toilette et le monsieur

[2] Coubé, *Gloires et bienfaits de l'Eucharistie*, p. 44.

du monde qui a passé par l'église, y ont été à genoux à côté d'un pauvre diable. » C'est toujours mon protestant qui parle. De là, suppression ou du moins assouplissement de ces barres froides et dures qui séparent les classes et les hommes. De là un prodigieux redressement de la dignité humaine.

Regardez le Tabernacle et la Sainte Table, m. f., c'est de là que sort cette miraculeuse nouveauté et cet inappréciable bienfait ! Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

XIII

4e Dimanche après l'Epiphanie

« SAUVEZ-NOUS, NOUS PÉRISSONS ! »

Mes frères,

Elle est émouvante et grandiose la scène que nous retrace l'évangile de ce jour. Il n'est rien de plus utile et de plus intéressant à méditer pour nous. C'est souvent en effet que notre foi pousse vers le ciel un cri de détresse et que le Sauveur est obligé de nous reprocher notre peu de confiance.

I

Ne sont-ils pas nombreux aujourd'hui les chrétiens qui désertent le champ de bataille, parce qu'ils considèrent la bataille comme perdue à l'avance? Ils s'émeuvent et s'alarment du concours des circonstances les plus sombres. L'éducation de l'enfance livrée à des parents ou à des maîtres indignes ; l'oubli, chez la jeunesse, des principes les plus élémentaires de la dignité morale ; la rancune profonde des déshérités de la fortune contre l'égoïsme révoltant et le luxe insolent des puissants de la terre ; l'athéisme, l'irréligion officiels de l'Etat ; le mépris de l'autorité, de la loi et du droit ; l'abus de la force et le triomphe inique de la violence, de la faveur, de l'intrigue; la licence et les scandales de la presse ; les sarcasmes et les profanations de l'impiété ; l'impudence des sans-Dieu, de l'hérésie et de l'apostasie ; le ridicule jeté sur les maximes les plus saintes de l'Evangile : que de vagues menaçantes qui se dressent autour de nous sur notre mer agitée ! Et que de fois ne sommes-nous pas tentés de nous écrier comme l'Apôtre : « Nous allons périr, c'en est fait de nous ! »

S'agit-il de notre vie personnelle, c'est la même détresse et la même défaillance. Nous sommes si inconstants et si peu généreux ! Nous nous sentons une telle inclination au mal et tant d'opposition au bien, à la vertu ! Dans notre piété quelle tiédeur ! dans nos résolutions quelle légèreté ! dans notre prière quelle langueur ! Et en face de tant d'ennemis à combattre, — les légions de l'enfer, le monde et ses séductions, et nous-mêmes, nos sens toujours en éveil, nos instincts déchaînés, nos passions frémissantes, les intérêts temporels qui nous sollicitent, — comment ne pas être pris d'une pensée d'effroi et presque de découragement ? Comment ne pas craindre, quand on fait, si souvent peut-être, l'expérience de sa faiblesse? En face de ces tentations cent fois conjurées et toujours renaissantes, n'a-t-on pas éprouvé comme une sorte de désespoir ? Quelques-uns pensent encore à recourir au Seigneur : « Sauvez-nous, Maître ! » mais le grand nombre se bornent à répéter : « Nous périssons ! » et, sans lutter contre la tempête, se livrent au flot dévorant.

Or, quel que soit l'ouragan qui menace de nous engloutir, la foi réprouve toute défiance.

II

En effet, n'avons-nous pas pour nous soutenir la parole du Seigneur, parole qui n'est jamais en défaut, parole qui ne saurait tromper ? Tourmenté par l'aiguillon de la chair, S. Paul conjure par trois fois le Seigneur d'éloigner de lui l'ange de Satan, et le Sauveur lui répond : « Ma grâce te suffit. » C'est donc que la grâce nous rend plus forts que le démon et que de notre empressement à y recourir, de notre fidélité à y correspondre, dépend notre triomphe. « Je puis tout en celui qui me fortifie, » s'écrie le même apôtre S. Paul.

Rappelez-vous une autre page de l'Evangile analogue à celle d'aujourd'hui. Une nuit, les Apôtres, en l'absence de Jésus, avaient essuyé un formidable coup de vent sur le lac de Génésareth, et leur barque avait été mise à mal. Tout à coup, vers le matin, ils aperçurent le Maître marchant sur le lac et venant à eux. Ils le prirent pour un fantôme ; mais Jésus les rassura. « Si c'est vous, Seigneur, dit aussitôt S. Pierre, ordonnez que j'aille vous rejoindre en marchant sur les flots. » Et, sur l'ordre de Jésus, descendu de la barque, il s'avançait vers lui sur les flots. Toutefois les vagues étaient si furieuses autour de lui, que la peur le prit ; il commençait à enfoncer, quand le Maître le saisit par la main en lui disant : « Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ? » C'était signifier que si Pierre lui avait fait confiance en s'aventurant sur la mer, il n'avait pas de raison de douter de sa puissance en continuant sa marche, même au plus fort de la tempête.

« Ayez confiance, ne cesse de nous dire Jésus, j'ai vaincu le monde. » Tous les scandales, tous les outrages, toutes les adversités, toutes les persécutions, toutes les épreuves seront impuissants à nous ébranler si nous restons unis au Christ par la charité.

Pas davantage, l'Eglise ne peut périr, quels que soient les périls qui la menacent. Jésus a prié pour Pierre « afin que sa foi ne vienne jamais à défaillir » ; il assiste ses successeurs et il leur promet le triomphe sur Satan et ses anges.

Ouvrez maintenant l'histoire : vous constaterez avec bonheur la réalisation des promesses et des prédictions de Jésus. Les annales du christianisme d'abord, où l'on voit le Christ sortir vivant du tombeau; les chrétiens se multiplier en raison même des persécutions dont ils sont l'objet ; l'Eglise, un moment reléguée dans les catacombes, se faire ensuite sa place au grand jour ; les Pères, les Docteurs et les Evêques, véritables athlètes de la foi, terrasser l'erreur et l'impiété ; le christianisme supplanter le paganisme sans autres armes que la parole et la persuasion ; la civilisation succéder à la barbarie ; enfin la doctrine de l'Evangile imprégner les esprits, se répandre de proche en proche, pénétrer jusqu'au sein des sociétés en dépit des efforts tentés pour l'étouffer par tous les tyrans de tous les pays et de tous les siècles.

La vie des saints n'est pas moins encourageante que l'histoire de l'Eglise. Tous ont été aux prises avec les mêmes ennemis et les mêmes difficultés que nous ; un grand nombre même ont été cruellement éprouvés dans leur foi ou dans leur vertu par les plus affreux tourments ou les plus humiliantes ten-

tations : chez tous cependant la grâce a triomphé de la nature, des délicatesses et des répugnances de la chair, de toutes les séductions de la beauté, de la fortune ou de la gloire.

Pourrions-nous ne pas prendre confiance nous-mêmes à la vue de tant de prodiges ? *Quid timidi estis, modicæ fidei ?*

Enfin, qu'il s'agisse des ennemis de l'Eglise ou des ennemis de nos âmes, Jésus tient à notre disposition le secours de son bras tout-puissant : « Demandez et vous recevrez, nous dit-il ; tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous le donnera. » Nous savons qu'en effet la foi et la prière opèrent des prodiges, triomphent des difficultés. Pour la cause générale de l'Eglise, pour celle de notre patrie, unissons donc nos prières, nos expiations, nos sacrifices et nos efforts qui sont encore des prières; levons les bras au ciel, crions-lui notre détresse, et le Dieu des armées frappera d'aveuglement les ennemis de son Christ, il sèmera la mésintelligence et la division dans leur camp, il déconcertera leurs plans et réduira à néant leurs projets.

Et si c'est au fond de nos cœurs que gronde l'orage, invoquons Jésus qui est avec nous et dont le Cœur veille ; sa grâce commandera à nos passions et il se fera un grand calme.

Ainsi soyons sans crainte, puisque nous avons Dieu pour nous. Dans toutes les épreuves qui fondent sur l'Eglise ou qui nous menacent nous-mêmes, prions le divin Maître d'imposer silence aux vents et à la mer, et bannissons d'indignes frayeurs. Nous ne ferons naufrage que si notre foi venait à sombrer. Qu'elle tienne bon, et nous sommes assurés du salut ! Ainsi soit-il.

XIV

5e Dimanche après l'Epiphanie

L'IVRAIE DANS L'ÉDUCATION

Mes frères,

La parabole que nous venons de lire ouvre la série des allégories que l'Eglise emprunte au saint Evangile le long de l'année liturgique pour notre instruction. Chacune renferme les plus précieux enseignements et suggère les réflexions les plus pratiques.

Il y a deux manières de profiter du texte sacré : on peut ou le commenter ligne par ligne, ou lui demander quelque leçon particulière. Chacune a ses avantages et offre son intérêt. La seconde est plus généralement adoptée.

Parmi toutes les applications auxquelles se prête la parabole de ce jour, j'appelle votre attention sur celle qui regarde les éducateurs chargés de cultiver l'âme des enfants.

I

Le champ du père de famille, c'est le monde ou l'univers. Dieu en est le Maître, le Souverain, puisqu'il en est le créateur et que rien ne confère un titre de propriété sur une personne ou une chose autant que d'en être l'auteur. On la possède alors essentiellement, indépendamment de toute acceptation.

Le champ du père de famille, c'est donc aussi la partie de l'univers qui est le cœur de chacun de nous. Ce champ lui appartient, je dirais presque plus que tout le reste, parce qu'au titre de création est venu s'ajouter celui de rédemption. C'est sa terre, son domaine, sa propriété inaliénable. Arrosé d'un sang divin, il est riche et fertile ; travaillé par l'éducation chrétienne, il ne tarde pas à se couvrir de nombreux épis. Et de fait, on voit dans les âmes de jeunes, fidèles à la grâce, s'épanouir une à une de bien belles vertus : la foi naïve, la pureté radieuse, la franchise aimable, la docilité sereine, la charité expansive ; toute germination qui fait penser au bienheureux état d'Adam et d'Eve au premier jour du monde.

Mais pourquoi faut-il que, trop souvent, l'ivraie se mêle au bon grain ? Quelle est cette ivraie ? Ne dédaignons point la botanique, cette science des plantes et des fleurs qu'aimait S. François d'Assise et qui raconte aux âmes poétiques des saints les attentions infinies, les inventions merveilleuses du Créateur. D'après elle, l'ivraie serait de la famille des graminées, laquelle offre avec le blé une très grande ressemblance, tant que l'un et l'autre sont en herbe ; la distinction ne s'en accuse qu'à l'apparition de l'épi.

Cela dit, je reviens à notre parabole.

Un jour, dans l'âme de ce candide enfant se lit et se dessine le trouble : ce n'est plus sur son front la même sérénité, ni la même limpidité dans son regard ; ce n'est plus la même confiance, ni la même joie, ni le même abandon. Quelque travail mystérieux s'accomplit : l'ivraie est là. Quelle main a semé dans cette âme le grain maudit ? Jusqu'à un certain point, la loi civile protège ou est censée protéger contre la brutalité du vice la pureté du corps ; mais de celle de l'âme, qui se soucie ? du viol de l'âme, qui s'émeut ? Pour être moins apparent, le mal est-il moins grave cependant ?

Or il serait peut-être difficile, tant sont nombreux les complices, de discerner le vrai ou le plus grand coupable.

C'est souvent *un ami*. Les parents ne se préoccupent pas assez des fréquentations de leurs enfants ; ils choisissent mal les compagnons de jeu ou d'étude ou de travail qu'ils coudoient. Or les réflexions, les propositions, les invites d'un camarade peuvent être fatales à ces jeunes âmes, et, plus souvent qu'on ne le suppose, elles ont pour elles les plus déplorables conséquences. On s'indigne, on résiste tout d'abord ; puis peu à peu on prête au tentateur une oreille complaisante, on craint de lui déplaire ou de l'éloigner, on rougit de la vertu : l'attrait du mal l'emporte, la déchéance est proche.

Souvent ce sont *les parents* eux-mêmes : peu circonspects dans leurs paroles, leurs manières ou leurs actions, ils oublient trop facilement les principes d'une délicatesse même païenne (car les païens professaient le plus grand respect pour l'enfance) ; et par leurs propos, leurs exemples, ils jettent dans l'âme de leurs enfants une semence de vices destinée tôt ou tard à y étouffer le bon grain. Quand une âme, durant toute la première période de sa vie, a respiré au sein de la famille une telle atmosphère d'impiété et d'immoralité, comment pourrait-elle ne pas en ressentir les effets délétères ?

Ce sont encore *les éducateurs* et les *maîtres*, si influents et si dangereux par leurs principes, leurs insinuations, leurs conseils et leurs exemples. On confie trop souvent sans examen l'âme des enfants à n'importe quels maîtres, sous prétexte de science, comme si la première science n'était pas celle du bien, du devoir, de la vertu. Et comme, aux yeux de l'enfant, le maître représente celui qui sait, qui ne se trompe pas, le maître abuse de cette confiance pour inoculer à son disciple le mépris de la loi divine et il le prépare ainsi à toutes les déviations morales.

Enfin, c'est *le milieu*, c'est-à-dire le monde dans

lequel on vit, les maximes que l'on entend, les spectacles qui se déroulent au théâtre et au cinéma, les exemples qui s'étalent dans les rues, l'oblitération de la conscience soit privée, soit publique, les récits de la presse, les livres au titre suggestif, et le reste. Quelle ambiance funeste sur des âmes qui s'ouvrent à toutes les impressions reçues du dehors ! Et voilà d'où vient l'apparition de l'ivraie dans ce champ du Seigneur.

II

Quelle que soit la main qui l'ait semée, c'est la main d'un malfaiteur : *inimicus homo hoc fecit.*

Un malfaiteur, parce que le mal fait à une âme est, après le tort fait à Dieu, le plus grand de tous les maux, ou plutôt le seul vrai mal, en raison de l'incomparable valeur qui revient à cette âme, de la Rédemption.

Parce que ce mal est souvent irréparable. Qu'un enfant, en qui le vice s'est insinué, devienne rêveur, soucieux, taciturne, rebelle : c'est là son moindre malheur. Un mal autrement grave et funeste le ronge au dedans, un travail de mort s'accomplit sournoisement en lui, qui affecte son esprit, sa volonté, son cœur même. Si l'ivraie étouffait un jour tout le bon grain, ce serait une âme perdue pour l'éternité.

On dira qu'un enfant a le droit d'être instruit, de connaître le mal comme le bien, afin d'opter pour ce dernier en homme conscient, libre, éclairé, et non en vertu de l'atavisme ou de l'éducation. Mais si au lieu du bien il choisit le mal, n'eût-il pas été préférable pour lui et pour les autres qu'il n'y ait pas été initié ? Sa dignité humaine n'aurait-elle pas été mieux sauvegardée ? Il est aisé encore de répondre que la science du mal se confond ordinairement dans la pratique avec l'expérience du mal, laquelle n'est pas nécessaire et est toujours néfaste. Depuis quand, pour éviter une maladie, faut-il la connaître ? On ne doit pas oublier la parole de Notre-Seigneur à ce sujet : « Il est nécessaire que le scandale arrive, » oui, sans doute, « mais malheur à celui par qui il arrive ! » Il encourt, en effet, la responsabilité de tout le mal causé à celui et par celui qu'il a scandalisé.

On va plus loin encore, et quand on n'a pas l'énergie de lutter contre le vice, on ose reconnaître des droits à la passion. Thèse absurde et odieuse. Que n'affirme-t-on les droits de la maladie ? Et pourquoi permet-on à l'âme les poisons que l'on interdit au corps ?

C'est « l'ennemi » qui s'est chargé de cette œuvre, l'ennemi de Dieu qui l'a châtié de son orgueilleuse révolte, l'ennemi de l'homme dont il jalouse la réhabilitation par la grâce rédemptrice. Ce seul mot « l'ennemi » révèle bien les desseins pervers du Maudit, de celui dont l'Apôtre a dit qu'il est « tout entier constitué en malice. » (I Jo., v, 19). Ah ! si les âmes qui refusent à Dieu l'obéissance, savaient de qui elles se font les esclaves et exécutent les tyranniques volontés, si elles se doutaient du terme dernier auquel il veut les conduire, comme elles se garderaient contre ses séductions ! Aussi, c'est à la faveur de la nuit, servi par l'inexpérience, ou l'ignorance, ou l'imprudence, ou la complicité des hommes, qu'il accomplit son œuvre de haine, *dum autem dormirent homines.*

* *

Il nous appartient, m. f., de mettre à profit les leçons et les avertissements du Sauveur. C'est par défaut de vigilance que l'âme de vos enfants est envahie par le mal : soyez désormais plus attentifs et plus prudents. Veillez sur ceux à qui vous confiez le soin de leurs premiers ans. Veillez sur ceux à qui vous vous en remettez de leur instruction et de leur éducation. Veillez sur les compagnies qu'ils fréquentent, et sur les milieux dans lesquels vous les introduisez. Veillez sur vous-mêmes, sur vos paroles, sur vos actions, pour ne rien dire ou faire qui puisse altérer la pureté de leur cœur ou la fermeté de leurs convictions. Et si vous ne pouvez prévenir tout scandale, veillez au moins pour que le mal ne s'aggrave pas, pour que l'ivraie ne compromette jamais en leur âme la croissance et la maturation du pur froment. Ainsi soit-il.

XV

6e Dimanche après l'Epiphanie

LE FERMENT DU LEVAIN

Mes frères,

En réfléchissant à la page d'Evangile que vous venez d'entendre, afin d'en tirer pour vous quelque instruction, j'ai été frappé par ce mot de la seconde parabole : « Jusqu'à ce que le tout soit fermenté. » C'est à la commenter que je vais consacrer cet entretien.

I

Ce levain mêlé par une ménagère à une quantité déterminée de farine et dont l'énergie intime, après l'avoir soulevée, dilatée, allégée, la rend par la fermentation apte à devenir la plus solide nourriture de l'homme, ce levain symbolise le ferment divin de l'Evangile, la religion chrétienne, la grâce de Dieu que l'Eglise depuis Jésus-Christ a mission d'introduire dans la famille humaine pour l'en pénétrer et la transfigurer.

De la pâte, il n'est aucune molécule qui reste étrangère à l'action du levain. De même, par la volonté expresse de Notre-Seigneur, c'est toute l'humanité, sans distinction de race, sans limitation de temps, qui doit être saturée du levain évangélique. Et puisque Jésus-Christ est venu et est mort pour sauver tous les hommes, il n'est pas un seul enfant d'Adam qui ne doive recevoir au moins une grâce suffisante, étincelle de foi, impulsion vers Dieu, pour faire son salut.

Vous savez avec quel zèle charitable et persévérant l'Eglise, en dépit de toutes les oppositions, malgré tous les obstacles, s'est employée au cours des siècles à mêler partout le levain de la parole sainte à la pâte humaine. Du vieux monde en décomposition elle a fait un monde nouveau, la société chrétienne, où, soit dit en passant, notre pays a tenu jusqu'au déclin du siècle dernier une place si honorable. Ce que l'Eglise a obtenu des païens aux temps apostoliques et des barbares aux âges de fer, elle travaille à l'obtenir aujourd'hui des peuplades incultes qu'elle catéchise par ses missions lointaines. De par Dieu, l'Evangile doit envahir le monde entier, le pénétrer de proche en proche, comme le levain la farine, *donec fermentatum est totum.*

Que nous sommes loin encore de cette pénétration totale ! Des cinq continents du globe, trois sont encore trop déshérités du bienfait de la foi catholique : l'immense Asie, l'Afrique centrale, la pléiade des îles océaniques. Nous ne pouvons pas douter des conquêtes qui y sont réservées au christianisme. Les promesses de Notre-Seigneur sont formelles. De nou-

velles routes s'ouvrent chaque jour à la propagande évangélique. Mais nous, les privilégiés de la foi, nous devons, du premier au dernier, mettre au rang de nos préoccupations habituelles le souci de l'avènement du règne de Dieu sur la terre. Nous devons, en attendant des interventions providentielles, préparer cette expansion par notre prière la plus sincère, la plus pieuse, la plus assidue, ainsi que par nos aumônes et par nos contributions matérielles, afin de hâter le jour du *donec fermentatum est totum.*

II

« Jusqu'à ce que le tout ait fermenté. » Nous procurerons plus efficacement le règne du christianisme au sein de l'humanité, si nous pourvoyons au développement qu'il veut prendre dans notre vie personnelle et privée.

Par la grâce initiale du baptême, accrue de toutes les grâces subséquentes dues à la munificence divine, nous portons en nous, au plus intime de notre âme, un ferment mystérieux, un levain caché qui fait notre vie surnaturelle ce qu'elle est, l'entretient et la féconde.

Ce don primitivement reçu, ce levain, ce ferment de la première heure, a-t-il pénétré notre vie ? L'a-t-il soulevée, agrandie, fertilisée ? Lui permettons-nous la transformation progressive de notre âme en un état meilleur ? Exerce-t-il son action divine sur notre être tout entier, esprit, cœur, conscience, pour tout sanctifier, *donec fermentatum est totum ?*

III

Prenons garde que, s'il y a un levain de salut qui fait fermenter pour le bien, il y a aussi ce levain mauvais et funeste, *in fermento malitiæ et nequitiæ,* dont l'Apôtre disait qu'il faut une très petite quantité pour corrompre la masse entière, parce qu'il trouve dans notre nature déchue une pâte trop bien préparée à le recevoir.

Si notre société moderne est désorbitée, désaxée comme nous le voyons aujourd'hui, si les âmes, si les familles, si les paroisses sont contaminées par le mal, c'est parce que l'on ne s'est pas préservé des premières semences d'irréligion, d'immoralité, d'esprit révolutionnaire, de matérialisme, cachées sous la forme de tel journal, de telle école, de telle compagnie, de tel livre, levain redoutable, en raison justement des dehors fallacieux, perfides sous lesquels il se dissimule, *fermentum Pharisæorum quod est hypocrisis.*

IV

Je ne terminerai pas sans vous avoir fait remarquer le rôle que la femme remplit dans notre parabole. C'est elle qui a pétri la pâte, qui l'a détrempée, préparée à recueillir le levain ; c'est elle qui l'y a mêlée ; c'est elle sans doute qui soumettra la pâte une fois levée à l'action du feu. Est-ce que cela ne vous dit rien ? Mais c'est toute l'œuvre de l'éducation qui y est indiquée, et c'est toute la part qui y est dévolue à la femme.

O femmes, ô épouses, ô mères, comprenez bien votre grande, votre honorable mission ! Détrempez la pâte de ceux qui vous entourent, des enfants surtout, de la rosée céleste sollicitée par vos prières, peut-être parfois de vos larmes ; pétrissez-la de vos exemples, de vos exhortations, de vos conseils ; mélangez-y le levain de la religion avec tout votre zèle et votre savoir-faire ; soumettez le tout à l'action de l'amour divin. Soyez apôtres. La France redeviendrait bientôt la nation chrétienne d'autrefois s'il y avait parmi vous, par dizaines de mille, la femme de l'Evangile, soucieuse d'apporter et de conserver dans les âmes le levain de Jésus-Christ. Quel beau rôle en particulier pour toutes les membres de la Ligue féminine d'Action catholique ! Ainsi soit-il.

POUR LA FETE DE LA PURIFICATION

III

POUR UNE MESSE DE COMMUNION DANS UN PENSIONNAT DE JEUNES GENS

Mes enfants,

Après la rapide clarté de la nuit de Noël et le message transmis aux bergers par les anges, le mystère le plus complet se fit pendant quarante jours autour de la crèche de Bethléem. Sans nul doute, les temps n'étaient pas encore révolus que Dieu avait fixés pour notifier au monde la venue de son Sauveur. Mais quand l'heure sonna des cérémonies rituelles, une nouvelle lumière éclaira le front de l'Enfant-Dieu, et le prophétisme, depuis si longtemps muet que les Juifs le croyaient à tout jamais endormi, le prophétisme se réveilla soudain, comme pour dresser, avec une irrécusable autorité, ce qu'on pourrait appeler l'acte de naissance de Jésus à la vie de Rédempteur du genre humain.

Ecoutez les premiers mots de cette formule mémorable : « *Positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum.* » Le Christ sera pour les hommes ou bien une occasion de ruine ou bien un principe de résurrection. Parole profondément émouvante que celle-là, mes enfants, prédiction de douloureuse éventualité et tout à la fois de réconfortante espérance.

I

Hélas ! il n'est pas besoin d'avoir longtemps marché dans la vie, il est inutile d'être devenu grand clerc, il suffit de jeter un regard sur la société qui nous environne, pour apercevoir des monceaux de ruines accumulées aux pieds du Christ.

Il en est qui, par une présomptueuse confiance en leurs propres forces, ont prétendu, au nom de la raison, s'inscrire en faux contre la doctrine surnaturelle de Jésus. Vains efforts, cependant, car ils ont succombé à la tâche. — D'autres, cédant à l'impétuosité de leurs passions, ont voulu repousser bien loin les freins salutaires que sa morale établit pour contenir les penchants d'une nature viciée, et ils sont tombés, eux aussi, victimes de leur aveuglement. — Un trop grand nombre encore, sans sacrifier à l'orgueil ou au plaisir, négligent pourtant et traitent à la légère la seule source authentique de la vie véritable. « Que parle-t-on de vie ? protestent-ils avec une ironique fierté, nous sentons bien que nous vivons ! » Non, non ! ils ne vivent pas, et ce sont eux vraiment dont l'Apocalypse dit : « Vous avez bien tous les dehors, toutes les apparences de la vie, mais, en fait, la mort vous a déjà touchés et vous n'êtes plus qu'une ruine. *Nomen habes quod vivas, et mortuus es.* »

Pour vous, mes enfants, vous êtes de ceux qui, de bonne heure, ont appris combien sont courtes les vues de l'homme et combien profondes ses infirmi-

tés ; vous êtes de ceux qui savent et qui comprennent également que Jésus seul est réellement, comme il l'a dit, la résurrection et la vie, et ce matin encore une fois vous venez lui demander la lumière qui éclaire, la force qui remédie à vos défaillances.

II

Or, voulez-vous que la communion produise en vous tous ses effets ? Voulez-vous connaître le secret de communier pieusement et utilement ? Entrez alors au temple de Jérusalem en cette matinée de la Purification de Marie et de la Présentation de Jésus : un spectacle s'y déroule avec un charme tout pénétrant.

Debout devant l'autel, représentant du Très-Haut, le prêtre, instrument autorisé de tous les rites sacrés ; devant lui, Marie et Joseph, le visage rayonnant d'allégresse, le cœur embrasé de charité, offrant le Rédempteur du monde par l'intermédiaire du ministre divin ; et puis, agenouillés sur les degrés, deux vieillards extasiés vont recevoir entre leurs bras le Sauveur depuis si longtemps attendu. L'un, éclairé d'une lumière surnaturelle, en dépit de toutes les apparences contraires, reconnaît Dieu lui-même dans le nouveau-né, et bien haut il l'affirme et le proclame. L'autre, par d'incessantes prières et des pénitences ininterrompues, a conservé dans tout son éclat la fleur de la pureté des veuves, dont elle vient faire honneur au Dieu de toute perfection.

Aussi voyez quelle joie est la leur quand ils peuvent, quelques instants seulement, tenir en leurs bras le salut d'Israël ; voyez quel débordement d'allégresse : on dirait qu'une vie nouvelle coule à pleins bords dans leurs membres et transforme leur être tout entier !

Quel admirable symbole, mes enfants, de la communion du chrétien ! Quel modèle achevé et des dispositions qu'elle réclame et des résultats qu'elle produit !

Le vieillard Siméon, cette clarté d'En-haut qui l'inspire, c'est bien la foi qui se repose sur la parole de Dieu ; la foi que rien n'émeut, ni les protestations de la raison, ni les apparences trompeuses des choses humaines ; la foi qui découvre et adore son Dieu sous les dehors du pain eucharistique comme sous l'aspect d'un débile enfant.

De son côté, la prophétesse Anne représente la pureté du cœur, la pureté qui ne se conserve que par la prière et le sacrifice, la pureté qui d'ordinaire aime à se réfugier sous le voile de l'humilité et vers laquelle s'incline de préférence Celui que dans le ciel les anges proclament trois fois Saint.

Quiconque, mes enfants, apporte à la Table sainte cette foi vigoureuse et éclairée, quiconque se présente ici avec toute la pureté compatible à des mortels, celui-là, n'en doutez pas, participera à un bonheur auprès duquel pâlissent toutes les joies de la terre ; celui-là ressuscitera à une vie nouvelle dont notre vie de la terre n'est qu'une image lointaine. Celui-là aussi, comme les vieillards de notre Evangile, incapable de garder pour lui seul son trésor, s'en ira parler à tous du Rédempteur des hommes : inconsciemment peut-être et par le rayonnement inévitable d'une vie toute pénétrée du divin, peut-être aussi d'une manière plus personnelle et plus directe, par la parole ardente qui jaillit d'un cœur d'apôtre, par l'action inlassable d'une volonté dont le dévouement multiplie la puissance.

Dans quelques moments, plus heureux que le vieillard et que la prophétesse des temps anciens, vous posséderez dans votre âme le même Jésus que leurs bras tremblants n'ont pu serrer que d'une étreinte fugitive. Jusque-là, mes enfants, excitez votre foi ; augmentez par des regrets profonds de vos fautes la pureté de votre conscience ; et, croyez-le bien, vous serez de ceux pour qui Jésus est un principe de résurrection ; résurrection pour le temps présent, dans une vie qui sera, si vous le voulez, de plus en plus belle et féconde ; résurrection pour l'éternité, dans une vie qui s'épanouira totalement en la félicité qui ne finira jamais. Ainsi soit-il.

POUR LA FETE DE L'APPARITION DE NOTRE-DAME DE LOURDES

LOURDES, TRIOMPHE DE LA FOI, DE LA CHARITÉ ET DE LA CATHOLICITÉ

Mes frères,

Il est des lieux où l'on *sent* le surnaturel ; Dieu, plus qu'ailleurs, avec sa majesté, sa toute-puissance et sa miséricorde, s'y rend présent. Il y déverse sa grâce à torrent. Les âmes s'y retrempent, en sortent plus éclairées, plus confiantes ; elles en reviennent meilleures.

Lourdes est un de ces lieux bénis.

Lourdes, encore et surtout, c'est Marie, Marie immaculée, Mère compatissante des hommes. Parlons-en donc à l'occasion de la fête de l'Apparition.

Il y aurait bien des choses à en dire. Je me contenterai de développer ces trois pensées :

Lourdes est le triomphe de la foi ;
Lourdes est le triomphe de la charité ;
Lourdes est le triomphe de la catholicité.

I

On se trouve, à Lourdes, au milieu d'un peuple innombrable de croyants, qui sont venus là pour répondre au désir de la Vierge de Massabielle et y faire un acte de foi.

1. La prière est, par excellence, un hommage à Dieu, par quoi nous reconnaissons son souverain domaine sur toutes les créatures et lui rendons le culte d'adoration, de confiance qui lui est dû. Or, nulle part on ne prie mieux (j'allais dire : aussi bien) qu'à Lourdes. On y prie tout le temps : le jour et la nuit. On y prie partout : aux Sanctuaires, à la Grotte, sur l'Esplanade, même dans les rues. On y prie dans toutes les attitudes : debout, assis, à genoux, les bras en croix. Tout le monde y prie : les hommes (oui, les hommes), les femmes, les enfants. Le respect humain, là-bas, est vaincu ; on ne sait pas ce que c'est. Prier semble tout naturel : c'est pour cela qu'on est venu.

Vous n'aurez jamais vu prier si vous n'allez pas à Lourdes.

2. L'Eucharistie est le plus grand mystère de notre sainte religion, le plus étonnant miracle de l'amour de Dieu. C'est aussi le centre de notre catholicisme. Supprimez l'Eucharistie, vous supprimez du même coup le catholicisme. Or, elle ne connaît nulle part ailleurs d'aussi continuels triomphes. Sans doute, on va à Lourdes pour honorer la Sainte Vierge ; mais, plus encore que Marie, on y honore son Fils, présent sous les espèces sacramentelles.

Vous ne réussiriez pas à compter les messes qui y sont, chaque jour, célébrées : plus de cent autels sont à la disposition des prêtres venus de tous les points du vaste univers, et il n'est pas rare que ceux-ci doivent attendre une heure ou une heure et demie avant de pouvoir dire leur messe... Vous réussiriez encore moins à compter les communions distribuées... Et que vous dirai-je des magnifiques et touchantes processions du Saint-Sacrement qui se déroulent tous les soirs, à 4 h. 1/2, sur l'Esplanade, et après lesquelles le célébrant, ordinairement un évêque, bénit les malades, tandis que montent vers le Ciel, en plusieurs langues, de bien émouvantes supplications !

3. Notre foi de catholiques est condensée en des formules très brèves, que l'on appelle le *Credo*. Le *Credo* retentit à Lourdes non seulement pendant la grand'messe, mais tous les soirs, — ah ! quel beau spectacle ! — tous les soirs, à l'issue de la procession aux flambeaux et avant le grand repos de la nuit.

4. A Lourdes, comme il devrait arriver toujours, la foi se tourne en amour de Dieu, parce qu'elle est vraie, loyale, sincère. Aussi n'est-il pas rare que des hommes, des femmes, des jeunes gens, des jeunes filles, venus en simples chrétiens, quittent Lourdes après avoir entendu l'appel souverain et si doux : « Et toi aussi, viens et suis-moi ! » Les exemples abondent.

Un avocat brillant du barreau de Paris entendit à la Grotte la divine parole : « Tu seras pêcheur d'hommes », et il est, aujourd'hui, l'Archevêque de Lyon, après avoir été l'Evêque très aimé de Lourdes.

Une jeune pensionnaire de la Comédie-Française se dévoua, deux mois, comme infirmière auprès des malades : elle est maintenant Religieuse Bénédictine.

Permettez-moi ce souvenir personnel : à mon dernier pèlerinage, pendant le retour, une jeune fille, que je ne connais pas, s'approcha de moi, à un arrêt du train, et me dit : « Monsieur le Curé, priez pour moi, s'il vous plaît ; ma vocation est décidée : j'entre chez les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny. »

Admirable action de la grâce !...

5. Dieu, quelquefois, récompense la foi des pèlerins par le miracle. Mais on ne va pas à Lourdes pour voir des miracles : on y va parce qu'on croit, parce que l'on aime, pour augmenter sa foi et son amour.

II

Oui, *son amour*. Car Lourdes est aussi le triomphe de la charité.

De la charité envers Dieu, bien sûr, et tout ce que je viens de dire tend à le démontrer ; mais encore de la charité envers le prochain.

On s'aime à Lourdes. Toutes les haines, toutes les inimitiés sont abolies. On n'y pense plus, ou, si l'on y pense, on ne s'y arrête pas. Les milliers de pèlerins, d'où qu'ils viennent, à quelques peuples qu'ils appartiennent, ont vite fait de se connaître, et forment bientôt une immense famille, sous le regard aimant de la bonne Mère. Ils partagent les mêmes pensées, les mêmes aspirations, la même joie.

Triomphe de la charité, surtout, le dévouement admirable des brancardiers et des infirmières volontaires.

J'ai déjà parlé des spectacles de Lourdes : voilà, certes, un des plus beaux et des plus touchants. Je vous défie d'en être témoins sans en avoir les larmes aux yeux. Vous verrez des hommes, des femmes de toutes conditions, conduire aux piscines, à la Grotte, et soigner, en priant, *leurs* malades, se pencher sur eux avec tendresse ; ils ne les connaissent pas ; ils ne les rencontreront sans doute plus jamais ; mais ils voient en eux les membres souffrants du Christ, qui sont venus là, aux pieds de Notre-Dame, chercher la guérison, peut-être, ou, peut-être, une mort plus chrétienne, en tout cas, sûrement, la résignation.

Seuls, la foi et l'amour de Dieu peuvent inspirer de pareils dévouements.

Si vous voulez apprendre comment on observe le commandement du Maître : « Aimez-vous les uns les autres, » allez à Lourdes.

III

Aucune distinction, en effet, entre les individus ou les classes sociales ; aucune non plus entre les peuples. Lourdes, c'est le triomphe de la catholicité.

Toutes les nations y sont représentées.

Toutes prient ou chantent dans leur langue propre ; mais toutes communient dans la même foi.

Tous ceux qui sont là, de quelque pays qu'ils arrivent, récitent le même *Pater*, le même *Ave*. Et, le soir, toutes les langues se fondent en une seule, la langue de l'Eglise, pour chanter le même *Credo*, et il n'y a rien de plus impressionnant.

Une manifestation, peut-être pas assez remarquée, mais qui m'a frappé, c'est celle-ci : chaque jour, tous ses enfants, qu'ils soient de France ou d'Allemagne, d'Italie ou d'Autriche, d'Angleterre ou d'Amérique, d'Afrique ou d'Océanie, des métropoles ou des colonies, tous prient pour le Père commun, Notre Saint-Père le Pape, Chef unique de l'Eglise universelle.

On parle de la Société des Nations : mais, la voilà ! la voilà !... Elle n'a jamais existé que dans la chrétienté du Moyen Age, ou, si elle existe encore, c'est à Lourdes. Que ne se réunit-elle au bord du Gave, celle qui s'intitule ainsi et qui siège au bord du lac de Genève ; que ne se réunit-elle sous la protection de Notre-Dame !

* *

Vous me direz : « Mais alors, Lourdes, c'est le paradis ? » Oui, un peu. Et tous ceux qui y sont allés, j'en suis absolument sûr, ne me démentiront pas.

C'est le paradis sur terre. On avait craint que la crise économique ne diminuât le nombre des pèlerins. Non : ils ont mieux aimé faire des sacrifices et aller à Lourdes...

On comprend la haine de l'enfer...

Réjouissons-nous d'appartenir à un pays à qui la Sainte Vierge a fait l'insigne honneur de le visiter et d'y répandre, pour le monde entier, ses faveurs. Une telle nation ne saurait périr !

Que ceux qui ont vu Lourdes en gardent le souvenir : il leur sera salutaire. Je leur souhaite de tout cœur la joie d'y retourner... Et que tous ceux qui n'y sont pas allés, et qui le pourraient, se décident : ils ne s'en repentiront pas.

Pour tous, enfin, pèlerins d'hier et pèlerins de demain, pèlerins de fait et pèlerins de désir, je ferai cette prière, à laquelle je vous demande de vous unir de toute votre âme :

« Notre-Dame de Lourdes, priez pour nous ! »

POUR PRECHER SUR L'HISTOIRE SAINTE

XX

LE 4e LIVRE DES ROIS

Commencée dans l'ouvrage précédent, l'histoire d'Ochozias, roi d'Israël, se continue, sans interruption ni transition, dans le 4e livre des Rois. Cela tient, comme nous l'avons indiqué, à ce que ces deux volumes peuvent être considérés comme ne formant qu'un seul tout. Nous allons examiner la dernière partie.

I

Après la mort d'Achab, les Moabites s'étaient révoltés contre la domination d'Israël. Sur ces entrefaites, Ochozias fut victime d'un accident : il tomba du treillis de sa chambre haute et, se sentant fort malade, envoya consulter Beelzebub, dieu d'Accaron. Ce geste de superstition idolâtrique déplut naturellement au Seigneur, qui chargea son prophète Elie d'aller avertir le roi de sa mort prochaine.

Ochozias n'ayant point de fils, ce fut son frère Joram qui lui succéda, alors qu'un prince du même nom était installé déjà depuis deux ans sur le trône voisin de Juda.

Elie depuis longtemps remplissait la Terre Sainte de son nom et de ses miracles. Il avait accompli de nombreux prodiges, dont quelques-uns avaient rempli les foules d'effroi, comme lorsque sa seule parole avait, à deux reprises, foudroyé les groupes de soldats envoyés par Ochozias pour l'amener de force auprès de lui. Tout le peuple le vénérait comme le plus grand des prophètes que l'on avait vus depuis Moïse. Mais Elie, qui savait que son heure était désormais proche et qui avait obéi au Très-Haut en consacrant lui-même son disciple Elisée, destiné à lui succéder, Elie partit de Galgala pour se trouver présent au mystérieux rendez-vous que lui donnait le ciel. Au cours de sa route, il chercha vainement à se débarrasser de la présence d'Elisée, qui s'obstinait à le suivre, dans l'attente de l'événement prodigieux, et qui lui demandait la faveur d'hériter de son surnaturel pouvoir. Soudain un char de feu les sépara l'un de l'autre et Elie fut enlevé dans les cieux au milieu d'un tourbillon.

Dès lors la puissance prophétique reposa principalement sur le fidèle disciple, qui avait recueilli comme une relique le manteau de son maître. Dès les premiers instants, Elisée manifesta son autorité en franchissant le Jourdain à pied sec ; peu après il châtia les enfants de Béthel qui l'avaient insulté, et il se retira au mont Carmel, puis à Samarie.

Cependant le roi d'Israël, Joram, sans être aussi détestable que son père, continuait à faire le mal devant le Seigneur. L'événement principal de son règne fut l'alliance qu'il conclut avec Josaphat, roi de Juda, pour attaquer d'un commun accord les Moabites. Elisée leur prédit la victoire, qui ne tarda pas en effet.

Cette prophétie ne manqua pas d'accroître la réputation d'Elisée, qui d'ailleurs se soutenait par d'incessants miracles. Un jour, il épargnait la ruine et le déshonneur à une pieuse veuve, en multipliant l'huile dans ses jarres. Une autre fois, il promettait un fils à une femme de Sunam qui lui avait accordé une généreuse hospitalité ; et ce fils étant venu à mourir, Elisée le ressuscitait pour le rendre à sa mère affolée. A côté de ces preuves surnaturelles de bienveillance, le Voyant savait donner des marques de la colère de Dieu. Si Naaman était guéri de la lèpre par son intercession puissante, Giezi, au contraire, était frappé de la même maladie à cause de son avarice.

Les nombreuses merveilles accomplies grandissaient toujours l'autorité d'Elisée qui, loin de se borner à veiller sur des intérêts particuliers, protégeait efficacement Israël tout entier, et faisait échouer à plusieurs reprises les projets du roi de Syrie contre le peuple élu. Au lieu de lui témoigner sa gratitude, Joram, assiégé dans Samarie par le roi syrien Benadad, voulut le faire mourir en le rendant responsable de la famine qui régnait dans la place et était si cruelle qu'une mère avait dévoré son propre enfant. Mais le prophète annonça la prompte retraite des ennemis, tout en ajoutant que l'on trouverait dans leur camp des vivres en abondance, ce qui se réalisa presque aussitôt. Il prédit encore l'assassinat de Benadad, ainsi que l'avènement d'Hazaël, son meurtrier, sur le trône de Syrie.

II

La 5e année du règne de Joram, fils d'Achab, sur Israël, un autre Joram reçut à 32 ans le sceptre de Juda à la place de son père, le pieux roi Josaphat, et eut le malheur d'épouser une fille d'Achab, la funeste Athalie, qui l'entraîna dans les voies déplorables où avait toujours marché sa famille. Le Seigneur néanmoins n'enleva pas le pouvoir à ce prince, car il avait promis de maintenir la royauté dans la maison de David, mais il le châtia par les révoltes d'Edom et de Lobna.

Après un règne de huit ans sans gloire, Joram céda la place à son fils Ochozias, jeune homme de 22 ans, incapable de secouer la désastreuse influence de sa mère, qui s'allia pour combattre les Syriens avec le roi d'Israël Joram, qui fut blessé au siège de Ramoth-Galaad.

Le Très-Haut, lassé des prévarications du chef israélite, avait ordonné à Elisée de conférer l'onction royale à Jéhu, qu'il destinait à devenir le chef du royaume schismatique des dix tribus. Le prophète s'acquitta de sa mission en chargeant le nouvel élu de Dieu d'exterminer la maison d'Achab. Jéhu ourdit donc une conspiration contre Joram, marcha sur la cité de Jezrahel où Joram soignait sa blessure et le frappa mortellement d'une flèche. Ochozias, qui se trouvait auprès de lui, fut également tué tandis qu'il essayait de fuir.

Le nouveau roi d'Israël eut à cœur de continuer la mission farouche qu'il avait reçue d'Elisée. Il fit jeter par une fenêtre de son palais de Jezrahel la reine Jézabel, qui fut foulée aux pieds par les chevaux et dévorée par les chiens, ainsi qu'il avait été prédit par Elie, puis il commanda aux notables de Samarie de mettre à mort les soixante-dix fils d'Achab qui s'étaient établis dans cette ville. Il traita avec la même rigueur les frères d'Ochozias, qui furent égorgés près d'une citerne ; il attira ensuite dans un piège les serviteurs de Baal, qu'il rassembla dans le temple de ce dieu sous prétexte d'une fête, et qu'il fit massacrer avant de briser et de brûler leur idole.

Jusque là, sa conduite était non seulement légitime, mais louable, puisqu'il agissait en vertu d'un commandement divin qui l'avait chargé d'être le fléau du ciel sur une race abominablement coupa-

ble. Malheureusement, il ne sut pas comprendre son devoir jusqu'au bout : dans un but politique, il toléra le culte des veaux d'or, comme autrefois Jéroboam, et cela déplut à Dieu, qui suscita Hazaël, roi de Syrie, pour vaincre les soldats d'Israël « sur toutes leurs frontières depuis le Jourdain. »

Une fois Jéhu mort, son fils Joachaz ceignit la couronne. Mais l'ambitieuse Athalie crut que le moment était venu pour elle de prendre une éclatante revanche : pour reconquérir le pouvoir, elle eut l'incroyable férocité de faire massacrer tous les héritiers de la race royale, parmi lesquels se trouvaient ses propres petits-fils. Son crime fut rendu inutile par le dévouement de Josaba, fille de Joram, qui sauva l'une des victimes, le petit Joas, et le fit élever en secret dans le Temple pendant six ans. Au bout de ce temps, le grand-prêtre Joïada (celui que Racine appelle Joad, dans son admirable tragédie) organisa la restauration du jeune prince, qu'il couronna lui-même, et fit mettre à mort son infâme aïeule. Les autels de Baal furent détruits ; le pontife des faux dieux, Nathan, égorgé, et le nouveau règne commença sous les plus heureux auspices, car, dit la Bible, « Joïada fit une alliance entre le Seigneur, le roi et le peuple. »

Malheureusement, ce temps béni ne devait pas se prolonger beaucoup. L'ingrat Joas, après la mort du grand-prêtre qui l'avait protégé, se laissa aller à une tolérance coupable pour l'idolâtrie sans cesse renaissante, et mourut assassiné, laissant le trône à son fils Amasias.

Force nous est de passer rapidement sur la période, quelque peu confuse, qui suivit. Des rois sans grande renommée se succédèrent : Joachaz, un second Joas et un second Jéroboam gouvernèrent Israël. Joachaz fut battu par les Syriens ; mais, sous le règne de son fils, Elisée prédit, avant de mourir, la revanche. Joas II envahit le territoire de Juda, qui avait alors pour prince Amasias, et pénétra victorieusement jusque dans Jérusalem, où il pilla le trésor du Temple. Amasias, victime d'une conjuration, fit place à son fils Azarias, âgé seulement de 16 ans, qui devait reconquérir et fortifier la ville d'Elath et rendre ainsi quelque prestige au royaume de Juda, mais qui fut frappé de la lèpre en punition de son idolâtrie.

Jéroboam II, sur le territoire d'Israël, eut pour remplaçant d'abord Zacharie, puis Sellum, bientôt détrôné par Manahem. Le fils de ce dernier, Phaceia, devait être tué par Phacée.

Pendant ce temps, sur le trône de Juda s'asseyaient d'abord Joathan, puis Achaz qui modifia de façon sacrilège le culte divin, puis Osée qui fut forcé de payer tribut à Salmanassar, et sous lequel se consomma la ruine totale du royaume d'Israël, complètement subjugué par les Assyriens, en châtiment de ses vices et de son idolâtrie.

III

Il nous faut maintenant revenir au royaume de Juda, que la Providence avait destiné à se maintenir un certain temps encore avant une terrible épreuve.

Le fils d'Achaz, Ezéchias, avait 25 ans lorsqu'il monta sur le trône. Il détruisit les hauts-lieux, brisa les statues des idoles, abattit les bois sacrés et détruisit même le serpent d'airain élevé jadis par Moïse dans le désert, parce que les Juifs avaient fini par lui rendre un culte superstitieux. C'est dire que son attitude fut bien meilleure que celle de tous les princes qui l'avaient précédé ou qui devaient venir après lui. Aussi sa foi fut-elle récompensée : il réussit à délivrer son peuple, au moins pour un certain temps, du servage des Assyriens et battit les Philistins jusqu'à Gaza. Mais au cours de la 4e année de son règne, qui était la 7e d'Osée, fils d'Ela, roi d'Israël, Salmanassar, roi de l'Assyrie, s'empara du royaume d'Israël et en déporta les habitants : ce qui était un fâcheux présage pour leurs voisins du royaume de Juda. De fait, dix ans plus tard, une nouvelle incursion assyrienne, dirigée cette fois par Sennachérib, obligea le roi de Juda à payer un tribut considérable. Ezéchias, toujours menacé par les envahisseurs, envoya consulter le prophète Isaïe, qui lui promit une libération divine. Sennachérib essayant de l'intimider à nouveau, le roi répondit par un acte magnifique de foi, et effectivement les Assyriens furent bientôt mis en déroute, tandis que leur chef était tué. Plus tard, Ezéchias fut guéri miraculeusement ; mais, parce qu'il avait déployé une certaine ostentation et de l'avarice, le Seigneur le condamna à mourir en exil.

Ses deux successeurs, Manassé d'abord, puis Amon, n'imitèrent malheureusement pas sa piété. Ils firent revivre sur leurs terres les coutumes idolâtriques et précipitèrent ainsi la chute du royaume.

Après eux fut proclamé roi un enfant de huit ans, Josias, qui devait ramener la nation dans les chemins de la vraie foi et retarder ainsi l'exécution des terribles vengeances du ciel. Quand il fut parvenu à l'âge d'homme, il ordonna de restaurer le Temple, que le temps avait délabré. Pendant que s'accomplissaient ces travaux, on découvrit dans l'édifice sacré le texte original de la Loi mosaïque, ce qui ne fut pas sans impressionner vivement le prince. Celui-ci renouvela solennellement l'alliance théocratique, puis extirpa l'idolâtrie non seulement de Jérusalem, mais des villes de la Samarie, célébra la Pâque avec une grande solennité, et fut tué au cours d'une bataille livrée contre les Egyptiens à Mageddo.

Joachaz, qui vint après lui, puis Jéchonias, appelé aussi Joakim, se jetèrent dans les vices des nations infidèles. Nabuchodonosor, roi de Babylone, fut chargé par Dieu de châtier ce dernier, qui fut remplacé par son fils Joachim, sous le règne duquel Nabuchodonosor s'empara de Jérusalem, pilla le Temple et déporta en partie la population. Le roi babylonien établit cependant dans la ville désolée un souverain qui relevait de son autorité supérieure et qui était Sédécias, neveu du prince détrôné. Mais, en dépit de tant d'avertissements célestes, Sédécias s'obstina à irriter le Seigneur, dont la réponse ne se fit pas longtemps attendre. Nabuchodonosor revint ; ses troupes brûlèrent la ville et le Temple, et s'en retournèrent dans leur pays, emmenant à leur suite les restes du peuple maudit.

* *

Humainement, tout était fini. Après le royaume d'Israël, celui de Juda s'effondrait aussi, sous le poids des mêmes erreurs et des mêmes fautes obstinées. Il semblait que l'histoire des fils d'Abraham fût désormais close, et que rien ne dût subsister de leurs croyances ni de leur civilisation. Mais le Seigneur, toujours fidèle à ses promesses et qui ne frappe que pour rendre meilleur, se réservait de rétablir la race qu'il s'était choisie, lorsque l'expiation aurait été

suffisante. La captivité des Hébreux à Babylone dura soixante-dix ans, mais elle fut suivie par une renaissance providentielle dont nous aurons à nous entretenir.

XXI

LES DEUX LIVRES DES PARALIPOMÈNES

L'ordre de succession des livres dans la Bible nous amène à effectuer un retour en arrière. Dans l'histoire de la nation juive, nous en étions parvenus au moment où les royaumes d'Israël et de Juda, victimes de leurs incessantes révoltes contre Dieu, venaient de s'effondrer successivement, le premier en 721, le second en 588. Au lieu de continuer la narration par l'exposé des malheurs des Juifs durant la captivité de Babylone, les deux livres des Paralipomènes vont nous faire revenir sur des événements antérieurs.

I

Ces deux ouvrages ont été désignés sous divers noms. Les textes israélites les nomment « *Paroles des jours* », ce qui semble indiquer qu'elles résument les faits un peu comme le ferait un de nos modernes journaux. S. Jérôme et bien d'autres après lui les désignent sous le titre de « *Chroniques* », ce qui correspond à une pensée analogue. Mais les Septante les appellent « *Paralipomènes* », ce qui signifie « les choses omises », qu'elles soient négligées volontairement ou oubliées. Ce dernier titre est insuffisant, car nous allons nous rendre compte que les Paralipomènes ne se bornent pas à ajouter des détails inédits : une partie importante de leur texte est consacrée à des faits déjà connus. Néanmoins cet intitulé a si bien prévalu qu'il est actuellement le plus souvent adopté.

Il est hors de doute qu'à l'origine, les deux livres des Paralipomènes ne formaient qu'un seul et même ouvrage qui a été, plus tard, scindé en deux volumes sans que cette modification extérieure altère le moins du monde sa substance. Le lien logique qui les unit est si étroit que nous aurons tout avantage à les étudier simultanément. La suite des idées, le style lui-même, témoignent d'une unité qu'il convient de respecter.

Ces pages présentent d'ailleurs un caractère très spécial dans la longue série qui compose l'Ecriture Sainte. S. Jérôme les a appelées « un abrégé de l'ancienne alliance ». Si cette expression est un peu large, car nos livres ne résument pas tout le Pentateuque par exemple, et ne peuvent faire mention des volumes de l'Ancien Testament postérieurs à eux, il n'en reste pas moins qu'elle est basée sur un fondement sérieux. L'œuvre, en effet, repart des premiers jours du monde, en débutant par des généalogies qui commencent à Adam, Seth et Enos et se poursuivent jusqu'à l'époque de Néhémie. Mais elle insiste principalement sur la période de la royauté, et plus longuement sur le règne de David, fondateur de la dynastie messianique.

Il ne faudrait d'ailleurs pas croire que ce soit là une répétition plus ou moins inutile de ce que nous avions déjà appris par les quatre livres des Rois. Outre que ce nouveau travail apporte des renseignements inédits sur l'époque dont nous connaissions l'histoire, il considère les faits sous un angle strictement religieux. On a pu dire que son but est « l'histoire ecclésiastique des rois de Juda. »

Hâtons-nous d'ajouter qu'une préoccupation didactique s'ajoute au souci narratif. Les Paralipomènes ne tendent pas seulement à reproduire une suite de récits. Leur but est encore de démontrer cette thèse, d'ailleurs essentiellement juste, que le destin prospère de la race élue était réglé providentiellement par sa fidélité plus ou moins grande à la Loi ainsi qu'au culte de Jehovah, de même que ses rébellions lui attiraient la colère du Seigneur et de terribles châtiments. « L'homme s'agite et Dieu le mène », se prend-on à penser en feuilletant ces pages. Cette maxime, vraie pour toutes les créatures, s'applique plus particulièrement encore aux fils d'Abraham, sur qui le Très-Haut veillait avec un soin jaloux.

La composition de ces deux livres remonte sans doute à l'époque d'Esdras, c'est-à-dire au moment où les Juifs purent enfin revenir de l'exil (459 av. J.-C.). La plupart des exégètes attribuent d'ailleurs l'ouvrage à Esdras lui-même, opinion extrêmement probable. Mais cela n'empêche pas que l'auteur ait utilisé des documents antérieurs, comme les ouvrages bibliques écrits auparavant, ou d'autres textes que nous ne possédons plus, mais qu'il prend quelquefois soin de nous indiquer, comme quand il cite : les Annales des rois d'Israël, les Fastes du roi David, les Actes du Voyant Samuel, du prophète Nathan, de Gad le Voyant, la Vision d'Ado, celle d'Isaïe et bien d'autres. Ce recours à des textes authentiques ne fait que corroborer l'autorité de l'œuvre, sans nuire en rien à son inspiration divine.

II

Le premier livre des Paralipomènes s'ouvre par une longue chaîne de généalogies, qui remplit neuf chapitres. Ces généalogies ont une importance considérable, du point de vue scientifique, car elles nous permettent de reconstituer l'ascendance du Christ jusqu'aux premiers temps du monde. Nous ne nous y attarderons pourtant pas, car nous n'avons pas ici à faire œuvre d'érudition, mais plutôt d'édification.

Quand il arrive au règne de Saül, l'auteur sacré ne s'y arrête que pour en rappeler le dernier et tragique épisode : la défaite de Gelboë, la mort violente du roi et de ses fils, rejetés par la justice du Tout-Puissant. C'est seulement à partir de l'histoire de David qu'il s'attarde avec une pieuse complaisance. Il nous montre le jeune élu de Dieu recevant l'onction sainte à Hébron, puis s'emparant de la citadelle de Sion qui protège Jérusalem où le nouveau prince va établir sa résidence, entouré des héros qui assurent sa gloire et sa puissance. Mais voici que David se prépare à réaliser un grand acte de foi et de religion. L'Arche d'alliance, longtemps demeurée à Cariathiarim, doit être transférée dans la capitale de la Terre Sainte avec une pompe inouïe et au milieu des manifestations les plus éclatantes d'enthousiaste ferveur. Momentanément interrompu par la mort d'Oza, le voyage triomphal reprend à partir de la demeure d'Obédédom où l'Arche séjourna trois mois pour aboutir enfin à Jérusalem. Un certain nombre de lévites sont désignés pour le service spécial de ce monument sacré entre tous, et le roi peut enfin chanter un hymne vibrant de louanges et d'actions de grâces au Seigneur.

Rapidement, le livre mentionne les guerres du souverain, notamment contre les Ammonites et les Philistins ; mais, toujours fidèle à son but, il s'étend sur une des fautes du roi : la pensée d'orgueil qui porta celui-ci à opérer le dénombrement de ses su-